avait repoussé avec vigueur les efforts de Tchitchagoff pour l'acculer sur la Bérésina ; le maréchal Ney a changé la défensive en une brillante offensive : l'action n'en est devenue que plus longue et plus acharnée. Enfin l'ennemi ayant fait avancer ses réserves, le cinquième et le troisième corps, que l'Empereur lui-même avait placés derrière le duc de Reggio, prennent part au combat. On vit alors les cuirassiers du général Doumerc, lancés sur les Russes à l'instant où la légion de la Vistule marchait contre leur centre à travers un bois, enfoncer successivement six carrés d'infanterie.

Vers dix heures du soir, convaincu de l'inutilité de ses attaques et de sa résistance, l'ennemi nous abandonne la victoire et un grand nombre de prisonniers. Cependant, après avoir donné la première impulsion à cette affaire et assuré le succès de ses armes, l'Empereur quitte son quartier général où, placé, à la tête de sa garde, entre les deux rives, il dirige tous les mouvements. Il a hâte de se rapprocher de Victor, qui, ayant sa gauche au fleuve et protégée par un ravin, lutte avec six mille soldats contre les trente mille hommes de Wittgenstein.

Les cuirasaiers du général Doumerc

Menacé d'être forcé ou enveloppé dans cette position difficile, Victor s'est concentré plus près du point de passage pour en défendre l'accès ; mais une batterie russe, portée jusque sur le bord de la rivière, écrase à la fois les braves qui combattent et la multitude inerte confusément entassée à l'entrée des ponts. Il parvint à faire reculer cette batterie meurtrière ; mais elle n'en a pas moins causé un désastre affreux parmi cette foule de malheureux qui, au lieu de céder à l'épouvante, auraient affronté le fer de l'ennemi, et résisté à la rigueur de la saison, s'ils eussent conservé leurs rangs et leurs armes comme l'avaient fait leurs intrépides défenseurs.

Dans le cours et au plus fort de l'action, Fournier, Latour-Maubourg, à la tête de la cavalerie, avaient percé le centre de la ligne ennemie, et ces charges vigoureuses sauvèrent le faible corps d'armée : réduit à quelques cents chevaux, le 7e régiment de cuirassiers, commandé par le colonel Dubois, se précipita sur un carré de sept mille Russes.

L'armée dans les plaines enneigées de la Russie

Le duc de Bellune couronna la belle conduite de ses troupes dans cette affaire par une action qui en était digne : rappelé le soir de la position de Stoudziancka, il eut la constance d'y demeurer toute la nuit, afin de donner aux isolés qui restaient encore sur le rivage le temps d'échapper au fer de l'ennemi. Le lendemain, un peu avant le jour, il fit son mouvement, emmenant ses blessés, ses bagages, son artillerie ; à huit heures du matin, le général Eblé brûla les ponts qu'il avait construits, et mit cette barrière entre les Russes et les Français.

Dans le passage de la Bérésina, en présence et malgré les efforts de trois armées qui avaient juré de le fermer ; dans les deux batailles livrées avec des chances si inégales du côté des Français, que leur prodigieux affaiblissement et leur situation presque désespérée semblaient condamner à une ruine entière, tout était un sujet de triomphe ; la seule division Parthouneaux, égarée dans sa route pendant la nuit, avait succombé devant Wittgenstein.

Des quatre-vingt mille hommes qu'il avait sur les bords de la Bérésina, Napoléon en ramène soixante mille qu'il dirige vers Zemblin, où le vice-roi l'a précédé, ensuite vers Kamen ; dès lors nous n'avons plus affaire qu'à des cosaques qui se signalent toujours par une prompte fuite à l'aspect de quelques soldats français. Malodeozeno et Smorgoni offrent à l'armée des ressources dont sa détresse lui fait sentir le besoin bien pressant On approche de la Wilia, où déjà le corps bavarois du général de Wrède est venu s'emparer de la position prescrite.

Savary, voyez donc ce que peut être cet objet tout noir que je vois flotter sur l'eau ?

Napoléon voudrait retenir un peu l'armée derrière la ligne que forme cette rivière : il transmet en conséquence ses ordres au vice-roi, et consacre deux jours à prendre les autres dispositions nécessaires. L'Empereur appelle à lui une partie des immenses provisions rassemblées sur ce point par les soins du duc de Bassano. A Malodeozeno, on reçoit quatorze estafettes de Paris : on envoie pour réponse le terrible bulletin du 3 décembre. Depuis vingt et un jours, tout le monde ignorait le sort de la grande armée.

Cependant Heudelet approchait du Niémen avec dix